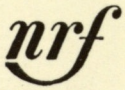
ROGER BLONDEL

LE MOUTON ENRAGÉ

roman



GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

79

Extrait de la publication

Extrait de la publication

LE MOUTON
ENRAGÉ

ROGER BLONDEL

Le mouton enragé

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.

© Editions Gallimard, 1956.

PREMIÈRE PARTIE

Extrait de la publication

I

Depuis que j'ai découvert que la vie est un théâtre guignol, je suis bien tranquille.

D'abord j'avais appris, par un premier imbécile, qu'il ne faut rien prendre au tragique, mais tout prendre au sérieux. Longtemps je l'ai cru. J'ai pris au sérieux tout. Rien n'est plus aisé dans un monde où chacun croit que c'est arrivé, et où même les noceurs prennent au sérieux la noce, les militaires la guerre, et les cocus le cocuage.

Puis j'ai appris par un autre imbécile qu'il ne faut rien prendre au sérieux, mais tout prendre au tragique. Cela m'a paru beaucoup plus fort, beaucoup plus intelligent, beaucoup plus noble. Une simple transposition d'adjectifs, et l'univers est transformé. Encore fallait-il y penser. Le génie, c'est de savoir mettre les mots à leur place. Tout prendre au sérieux, pouah ! Mais tout prendre au tragique, bravo ! En ce monde de vent et de fureur, où il y a un drame sous chaque pavé et un mort dans chaque placard, j'ai donc pris au tragique tout, à commencer par la façon de nouer mon nœud de cravate; et, comme le nœud ne me plaisait point, j'ai cassé la glace de l'armoire à glace.

Mais un autre imbécile — le troisième — est venu, qui m'a dit : « Rien n'est tragique, rien n'est sérieux, et d'abord rien n'est rien, puisque rien n'existe réellement. »

Ce « rien n'est rien » m'a frappé beaucoup. « Voilà, me suis-je dit, un sujet de méditation. »

C'est près du square des Batignolles que je méditais. Il passe

Extrait de la publication

en cet endroit douze cents trains par jour. Je ne les ai pas comptés, mais on m'assure que c'est vrai. Aux heures de pointe, ils débouchent par paquets de cinq ou six avec un fracas de ferraille dans la large tranchée qui borde le square. Je suis comme les vaches : j'aime voir les trains. Ou couler l'eau sous les ponts. C'est fascinant. On finit par avoir la sensation de l'infini; ou de l'indéfini; en tout cas, on s'oublie, on se perd, on se dissout, on passe et on repasse, on s'en va, on s'attend, on revient, on recommence. C'est très agréable. Cela procède du bercement et de la métaphysique, de l'engourdissement et de la trépidation, et de cette espèce de mort qui gît au cœur même du mouvement perpétuel. Une demoiselle avec un chandail jaune regardait elle aussi ce spectacle. Nous étions le 8 mai 1934. Je m'en souviens bien. Ce jour-là est mon anniversaire. J'avais juste vingt-six ans. Vus d'en haut, les trains n'ont pas tout à fait l'air de vrais trains, peut-être parce qu'ils sont pour la plupart électriques, et qu'ils semblent glisser au lieu de rouler; ou bien parce qu'il ne paraît pas possible que de vrais trains soient lancés si nombreux sur de vrais rails. Leur mouvement est abstrait en quelque sorte, un peu vertigineux, très reposant. On contemple sans avoir à partager les soucis du chef de gare : tout juste, en y songeant, sent-on croître un peu son vertige.

Plein de ma découverte sur le « sérieux » et le « tragique », je me disais donc : « Un objet, dès qu'on lui met un adjectif, prend de l'importance. Sans adjectif, il n'est rien du tout. Les adjectifs eux-mêmes ne sont rien. »

Je décidai, pour être enfin tranquille, de supprimer les adjectifs. Sauf pour les usages courants, bien entendu. Je continuerais à dire à ma concierge, en prenant mon courrier le matin : « Il fait un bien beau temps aujourd'hui. » Et au garçon du bar : « Donnez-moi un petit café bien chaud », mais en sachant dans mon for intérieur que les mots « beau », « petit », « chaud », et même les mots « temps » et « café » n'ont aucun sens. Puisque rien n'est rien, que rien n'existe.

Ces trains qui passaient n'étaient rien eux non plus. Ni la demoiselle avec son chandail jaune, dans lequel elle cachait des seins pareils à des ballons de football.

Un jour, au-dessus d'une mare, j'ai longtemps regardé de grands insectes dégingandés qui glissaient à la surface de l'eau en laissant traîner derrière eux leurs longues pattes. Ils allaient de gauche à droite, puis de droite à gauche. Ils se

Extrait de la publication

croisaient sans se toucher : le spectacle du mouvement inutile et perpétuel. En regardant les trains, la comparaison s'imposait. Elle m'a rendu sensible la certitude que rien n'est rien.

Dans les wagons, il y a des gens. On en voit, par grappes, pendus aux portières, agglutinés les uns aux autres, comme des mouches sur un sucre. On les voit, on ne les voit plus, en voici d'autres, c'est fascinant. Je cherche machinalement des yeux les longues pattes que les trains ne peuvent manquer de laisser traîner sur le ballast. Mes regards plongent dans la mare. Il est bien visible, bien évident que tout cela n'est rien.

La demoiselle en jaune, debout contre la grille, semble avoir un peu plus de réalité que les gens accrochés aux portières. C'est une illusion d'optique; parce qu'elle est plus près de moi, à quelques mètres, et qu'elle porte sur sa poitrine ces deux sphères qui ont l'air d'exister. De temps en temps, elle tourne la tête à gauche, comme si elle attendait quelqu'un qui ne vient pas. Puis elle reprend sa contemplation.

Les trains glissent sans se toucher. Leur seule différence avec les insectes de la mare, c'est qu'ils font du bruit. Mais ce n'est pas un bruit aigu et intolérable. L'oreille s'y habitue.

Pensant tout à coup au chef de gare : « En voilà un, me dis-je, qui doit terriblement tout prendre au sérieux. Car s'il prenait tout au tragique, quelles belles collisions! » J'essayais de me représenter ce que j'éprouverais si tout à coup, sous mes yeux, deux trains se télescopaient et grimpaient l'un sur l'autre, comme des chiens amoureux, dans un tumulte de ferrailles tordues. Je me disais que je n'éprouverais rien, puisque rien n'est rien, et que ces trains n'existaient pas.

La demoiselle en jaune tournait de plus en plus souvent la tête à gauche. Elle portait un petit chapeau rond, d'un jaune un peu plus foncé, un peu plus ocré que son vêtement de lainage, et sa lèvre inférieure pendait un peu, comme celle d'un bébé. Ses mouvements de tête me parurent marquer de l'impatience. Sûrement, elle attendait quelqu'un. Elle aurait été bien plus tranquille si elle avait su, comme je le savais, que ce quelqu'un n'existait pas.

En ce moment, je décidai, ma conviction étant faite, qu'il était inutile de me fatiguer davantage à réfléchir. Je demeurai donc dans un état non plus méditatif, mais contemplatif, tandis que les wagons, sous mes pieds, continuaient leur jeu abstrait. Il y eut un bruit plus volumineux, un ferraillement

plus dense, un halètement. C'était un train de grande ligne, à vapeur, un vrai train, qui arrivait très vite, très pressé, et qui lâcha juste au-dessous de nous un gros nuage de fumée blanche et grise. La fumée monta, se tordit en volutes, se glissa sous la demoiselle en jaune, enveloppa ses jambes, erra sous sa robe. « Si j'étais cette fumée, me disais-je, c'est moi qui caresserais ainsi cette jeune personne. » Je m'avisai qu'elle avait de jolies jambes. Quand je dis « jolies », quand j'emploie cet adjectif, c'est naturellement pour la commodité du langage. Je me demandai : « Quelles sensations éprouverais-je si j'étais fumée et si j'entrais en contact avec ce corps de femme ? » Mais je haussai les épaules. Et d'abord cette fumée n'existait pas, la demoiselle non plus. Et moi ? Ah ! moi ! Bien entendu, je m'étais déjà posé la question. Il va de soi, me dis-je en me remettant à réfléchir, que je ne suis rien. Mais je ne puis pas me résoudre à ne pas exister. Je pense, donc je suis, comme le déclarait un autre imbécile. J'ignore en quel endroit de moi je me trouve, et comment je suis fait, et si j'ai bien ce qu'on appelle un corps, et d'où vient cette bizarre mécanique qui est moi, et comment elle fonctionne : mais je suis. Pour le reste, c'est-à-dire ce qui se passe autour et au loin, à supposer qu'il y ait un « autour » et un « au loin », je ne puis m'en porter garant, ni le prendre au sérieux ou au tragique. Ils peuvent bien faire tout ce qu'ils voudront par là autour, me dis-je; cela m'amusera peut-être, comme ces trains qui sortent de l'absence et y rentrent, mais cela ne me concerne pas.

A peine eus-je fait cette découverte que je me sentis extraordinairement léger. Et tranquille, si tranquille ! Comme si je venais de jeter loin de moi un manteau lourd, poisseux de sérieux, gluant de tragique et aux poches bourrées de signes, de chiffres, de chauves-souris. Dans un mouvement d'illumination, je me dis :

« Tu peux faire absolument tout. Cela n'a absolument aucune espèce d'importance. » Cette pensée me réjouit beaucoup. M'eût-on offert l'empire des Indes, on ne m'aurait pas contenté davantage. Que pouvait-il m'arriver ? Rien. Rien d'autre que mourir, si toutefois la mort existait. La vie est un théâtre guignol.

Il faut le temps de s'habituer à de telles évidences. Cela me demanda un quart d'heure. Je regardais les trains, qui passaient avec un bruit de sirène enrouée et de casseroles que

Extrait de la publication

l'on traîne au bout d'une ficelle. Je regardais la demoiselle en jaune. Elle s'impatientait de ne pas voir venir quelqu'un qui n'existait pas. Elle avait des cheveux tirant sur le roux, un œil de biche, le nez retroussé, de jolies jambes, et des seins, des seins...

J'avais toujours été timide avec les femmes. Je suis d'une nature parfois violente, mais peu audacieuse. On me dirait : « Va casser la figure à ce grand malabar qui nous regarde de travers », j'irais; je n'ai pas peur des coups. Mais on me dirait : « Va porter ce bouquet de roses à cette dame qui est sur ce banc, et tourne-lui un compliment », je deviendrais pâle, j'affirmerais que j'ai un rendez-vous urgent, je m'éclipserais.

Je riais encore à l'idée que la vie est un vrai Guignol, lorsqu'une autre idée me vint. « Puisque tu peux tout faire, me dis-je, il faut essayer de faire quelque chose. » J'entendais une chose qui sortît de l'ordinaire, et non pas simplement prendre l'autobus pour rentrer chez moi, après avoir acheté un journal du soir; une chose insolite et qui marquât le peu de cas que je faisais désormais des apparences extérieures. Par exemple, courir à travers le square des Batignolles en criant aux gens : « Vous n'existez pas ! Vous n'êtes rien ! » Ou casser la glace d'un magasin dans la rue Legendre. Mais minute ! Une telle entreprise pouvait se terminer à l'infirmerie spéciale du dépôt, ou au dépôt tout court. Ce monde n'existe probablement pas; peut-être n'est-il qu'un rêve que je fais tout éveillé, et le mot « éveillé » lui-même ne veut sans doute rien dire, mais ce monde obéit néanmoins à une logique terrible. Il se prend, lui, au sérieux, voire au tragique. Si je casse la glace d'une boutique, ou si je jette un bébé dans la tranchée où passent les trains, ou si je me baigne tout nu dans cette mare nauséeuse qui sert de bassin au square, le monde extérieur se mettra en mouvement et j'aurai des ennuis. On ne peut même pas impunément marcher sur les pelouses ou cueillir les fleurs. Ils ont tout réglementé dans ce Guignol. Je ne suis pas fou; je ne veux pas tout gâcher en un clin d'œil et m'exposer à perdre cette belle légèreté, cette aisance merveilleuse qui sont maintenant en moi. Ah ! mais non ! « Il va falloir ruser », me disais-je. Je me sentais semblable au joli serpent caché dans l'herbe profonde et à qui l'univers appartient, mais qui prend garde de ne pas aller se

Extrait de la publication

fourrer sous le bâton du paysan, les crocs du chien ou les piquants du hérisson.

La demoiselle jaune me regarda sans me voir. Sa joue était ronde, sa peau blanche, ses jambes jolies. Elle ressemblait à une statue de l'attente impatiente. Je me dis tout à coup : « Si j'allais la prendre par la taille et l'embrasser ? »

J'avais parfois des pensées de ce genre en voyant une femme. Elles demeuraient à l'état de pensées. Mais maintenant ? « Puisque *tu peux tout*, me dis-je, et que vraiment cela n'a aucune importance et même ne présente aucun danger ? »

Dans ce que je prenais au sérieux naguère, et même au tragique, les femmes, sans nul doute, venaient au premier rang. Pauvre sot ! Quel bon moyen de n'en avoir aucune ! « Pas d'erreur, me dis-je. Il faut que j'aille saisir cette fille par la taille. Et que je l'embrasse. » Je repérais déjà l'endroit où je l'embrasserais : un petit coin de chair particulièrement blanc, sur la nuque, où s'agitaient de petites mèches pareilles à de courtes flammes. « Quoi qu'il arrive, ajoutai-je en moi-même, cela n'aura aucune importance. »

Il était clair que je devais désormais passer aux actes. Peut-être n'aurais-je pas choisi cette femme en jaune comme premier terrain de mes essais sans cette fumée qui était venue lui caresser les jambes et l'idée que j'avais eue que j'aurais pu être cette fumée. Il n'en faut pas plus pour troubler les sens.

Je regardai ma montre. Elle marquait cinq heures. Il faisait un beau soleil. Mais je ne regardai pas ma montre pour savoir l'heure, qui n'avait plus pour moi aucune importance. D'abord le temps existe-t-il ? Je fixai l'aiguille des secondes, parce que je m'étais donné une minute pour passer à l'action. Quand on veut plonger dans une eau inconnue et profonde, il ne faut pas lanterner, sinon on reste sur la rive. La petite aiguille courait autour de son cadran. Je fis toutes sortes de réflexions. « Comment cela va-t-il se passer ? » me demandais-je. A quoi je me répondais : « Elle va te flanquer une gifle. Ou au moins te traiter de goujat. » Je me disais aussi : « Et si juste à ce moment-là arrive le personnage qu'elle attend et qui n'existe point ? » Une telle éventualité me rassurait plutôt. Il y aurait de la bagarre. La bagarre ne m'a jamais déplu. Je lui casserais quelques dents, et nous irions tous au commissariat. De toute façon, cela finirait mal. Mais était-ce là ce que je voulais ? Que non pas ! Ce que je voulais, c'était

Extrait de la publication

coucher avec la demoiselle. La petite aiguille courait, courait. « Ce n'est pas une raison parce que rien n'est rien, me disais-je, pour faire l'imbécile et tout gâcher. Il faut ruser... » Pendant les dix dernières secondes, je décidai brusquement de ne pas tenter de l'embrasser, ni même de lui prendre la taille, mais, simplement, de poser ma main sur son épaule... Cinquante-quatre, cinquante-cinq, cinquante-six... Oui, simplement sur son épaule... Cinquante-huit, cinquante-neuf, soixante... J'y vais !

Dix pas seulement me séparaient d'elle. Elle était là, à dix pas, toute jaune et rousse, avec ses yeux de biche et ses jolies jambes. Elle n'existait pas. Elle était merveilleusement présente, avec sa joue ronde et laiteuse.

Jamais autant qu'en franchissant ces dix pas, je n'avais éprouvé un tel sentiment d'irréalité; une irréalité délicieuse, terrible, et presque tragique. C'était simple : j'allais lui poser la main sur l'épaule. Après, j'aviserais.

Lorsque je fus à trois pas d'elle, je faillis flancher. Je le sentis. J'eus même le temps de me comparer au plongeur qui renâcle. J'apercevais son visage de trois quart. Une lumière frisante éclairait sa joue, et sur cette joue je voyais, dans cette lumière, un duvet doré. On aurait dit un fruit. Brusquement il me sembla qu'il n'était point possible qu'une telle joue n'existât pas *réellement*. Tout redevint solide, les maisons, les arbres, les trains que je n'entendais plus; solide et extraordinairement sérieux. Heureusement, mon élan était bien pris, et il ne restait que trois pas. Ah ! oui, heureusement. Sans cela je retombais dans les chaînes, à tout jamais peut-être.

Ma main se posa sur son épaule, doucement, à la façon dont on la pose sur celle d'un ami dans la rue. Elle me regarda, étonnée. Je sentis qu'elle allait me dire : « Mais, Monsieur, je ne vous connais pas. » Ou une phrase de ce genre. Et qu'à partir de ce moment-là tout deviendrait compliqué. J'étais encore imprégné de ma méditation. Une inspiration subite me vint.

— Vous attendez quelqu'un, lui dis-je, qui n'existe pas.

A peine eus-je lâché ces mots (je les avais prononcés pour dire quelque chose, n'importe quoi) que j'eus la certitude qu'elle allait me prendre pour un fou; et peut-être appeler au secours. Mais elle fit :

Extrait de la publication

— C'est bien possible.

Et moi, stupidement :

— Comment vous appelez-vous ?

— Lucienne.

— Que faites-vous dans la vie ?

— Rien. Vous voyez. Je regarde passer les trains.

— Moi aussi, fis-je. Mais les trains, eux non plus, n'existent pas.

Extrait de la publication

II

Dans l'instant même où je posai ma main sur l'épaule de Lucienne, une pensée me traversa : « Il faudra, me disais-je, que je raconte tout cela à Fabre. » C'est-à-dire ma découverte, mon illumination, et aussi ce qui allait se passer avec Lucienne, et que j'ignorais encore, puisque je ne savais même pas, à ce moment-là, ce que j'allais lui dire. Tout cela s'est fait presque simultanément. Le cerveau est une étrange mécanique. Dans la même fraction de seconde, la belle sensation d'irréalité, que j'avais un tout petit instant perdue, m'était revenue, plus délicieuse encore et plus terrible que précédemment. Quatre choses à la fois : ma main sur l'épaule de la fille, et je perçois dans ma paume le contact un peu râpeux et doux du vêtement de laine; en parler à Fabre; dire à cette jeune femme qu'elle attend quelqu'un qui n'existe pas; et enfin la sensation d'avoir plongé dans une eau un peu grise, lumineuse et irréelle.

Fabre est le garçon le plus intelligent que je connaisse. Bien que... Je dirai, pour plus de précision, qu'il a une intelligence sérieuse. Et peut-être même un peu tragique. C'est ainsi qu'il prend l'amitié terriblement au sérieux. Il est mon ami, natutellement. Et même mon meilleur ami.

« Savoir comment il prendra mes révélations ? » me demandais-je tout en parlant à Lucienne. Et je me disais : « Il va hausser les épaules, naturellement... Comme d'habitude, il va me dire : « Ce n'est pas sérieux. » Mais j'insisterai. Je lui dirai : « Cette fois-ci, c'est tout à fait sérieux. Plus exactement, je prends au sérieux l'absence du sérieux dans la vie.

Extrait de la publication

C'est même désormais la seule chose que je puisse prendre au sérieux... » Il me répétera, de sa bonne voix tranquille, avec son accent du Nivernais (on dirait qu'il mange des noix en parlant, et même des coquilles de noix), il me répétera que « cela n'a pas de sens commun ». Nous nous empêtrerons dans le mot « sérieux », nous jouerons à cache-cache autour, sans parvenir à nous comprendre. Nous nous engluerons dans nos commentaires sur le sérieux et l'absence de sérieux. Et puis, peut-être, après, nous rirons un bon coup. Mais quand il aura fini de rire, il me dira : « Ce monde, mais tu vois bien qu'il existe, Raymond. Touche ce mur... Tu ne peux pourtant pas me dire qu'il n'existe pas... Si ta tête arrivait dedans à la vitesse de quatre-vingts kilomètres à l'heure, elle serait bel et bien fracassée... Et c'est toi qui n'existerais plus. » Il ajoutera, surtout si je lui explique que j'entends désormais régler ma vie sur ces principes : « Voyons, voyons ! Raymond, c'est de l'enfantillage. » Et quand je lui aurai rapporté que, mettant en vigueur mon axiome : « Tu peux tout faire, c'est sans importance », je me suis avancé dans le square des Batignolles, vers une demoiselle que je ne connaissais pas, et lui ai posé la main sur l'épaule en lui disant : « Vous attendez quelqu'un qui n'existe pas », eh bien, il ne voudra pas me croire. Il me dira que je veux le faire marcher. Ah ! il me connaît bien ! Mais il ne sait pas quel autre homme je suis devenu !

Voilà comment j'imaginais ma prochaine conversation avec Fabre, mon meilleur ami, tandis que ma main demeurait sur l'épaule de Lucienne (c'était délicieux, terriblement délicieux et irréel) et que je lui posais des questions saugrenues.

La vérité, la vérité, et il faudrait bien que Fabre finalement me crût, c'est que j'en avais soupé, du sérieux. Même si le monde existait, j'en avais soupé. S'il existait, il n'en était pas moins un théâtre guignol.

J'ai pourtant bien cru, quand j'étais plus jeune, à tout ce qu'on me disait. J'ai cru que le monde était un lieu raisonnable. On m'a dit, par exemple, quand j'ai eu neuf ans, qu'il fallait apprendre le latin, que c'était sérieux, que le latin était nécessaire dans l'existence, que, sans latin, on ne pouvait pas faire des études sérieuses. Mon père est comptable à Clamecy. Et même chef comptable, ce qui fait plus sérieux. Il ne sait pas le latin, lui. Il sentit que cela lui manquait. S'il avait su le latin, il aurait pu avoir des diplômes. Des diplômes sérieux.

Extrait de la publication

nrf

Extrait de la publication